

tous les hommes se valent et que — plus particulièrement — puisque lui, Achille, prenait la défense de cet abominable Mahout, c'est qu'à sa place, il en aurait fait tout autant.

Puis cet orage s'évanouit, chassé par un troisième.

C'était la curiosité maintenant qui ravageait Mme Mahout. Elle voulait savoir où était allé l'argent. Quelques flots des égouts calomnieux n'étaient point sans avoir touché ses oreilles; elle les avait dédaignés. Aujourd'hui, elle écoutait anxieusement leur murmure: "Des moeurs ignobles... Une noce à tout casser... Un satyre!..." Elle chercha des preuves, des traces, procéda à de rageuses perquisitions. Rien ne révéla l'inconduite supposée de M. Mahout.

Le cousin Achille, lui, crut découvrir une piste obscure. Il avait ramassé un paquet de programmes de courses, de journaux de sport, de pronostics. Le peu de blanc que présentaient ces imprimés était parsemé d'hiéroglyphes analogues à ceux dont le tableau noir s'ornait encore. De ces hiéroglyphes, d'ailleurs, on en trouvait partout. Or, en compulsant ces papiers, le cousin Achille lut une adresse: "Jeffry-Jeffry et Jeffry-Hurry, place de la Bourse". Le cousin mena une petite enquête et apprit que ces Jeffry exerçaient la profession de book-makers clandestins. Le voile tomba. Il apparut que M. Mahout jouait aux courses.

—L'imbécile, déclara Mme Mahout quand elle eut compris les explications du cousin, manger ma fortune avec des chevaux, je vous le demande, et des chevaux qu'il n'a jamais vus ni connus d'Eve ni d'Adam!

La lumière appelant la lumière, les signes cabalistiques s'expliquèrent à leur tour. Grâce à l'aide de quelques sommités locales, du percepteur notamment, ancien capitaine d'artillerie, il fut établi que M. Mahout jouait non seulement avec passion, ce qui était grave, mais encore scientifiquement, ce qui était pis. L'ex-professeur de mathématiques, en effet, employant sa petite science en faveur de sa grande passion, avait cru trouver dans d'ardus calculs de probabilités le moyen de gagner infailliblement. Plus les événements lui donnaient tort, plus il s'obstinait, certain, chaque fois, que sa déconvenue procédait d'une erreur mathématique dans laquelle il ne retomberait plus désormais. Sa passion et sa folie croissant d'insuccès et d'insuccès, M. Mahout avait, comme le disait expressivement le cousin Achille, tout mangé ou peu s'en fallait.

—Etrange idée que de vouloir supprimer la chance dans les jeux de hasard! philosopha l'ancien capitaine d'artillerie. Néanmoins, ces calculs ne manquent pas d'élégance.

Alors, il se produisit un subit revirement chez la veuve. Elle cessa d'exécuter son époux. Elle rassembla même les débris épars de l'idole, les rajusta de son mieux et l'érigea de nouveau sur son socle.

Ainsi Mme Mahout, la femme de M. Mahout, après un rude combat, l'emportait définitivement sur la descendante du négociant en denrées alimentaires. La femme de M. Mahout retrouvait sa foi aveugle, s'inclinait devant la science. Mise en présence des hiéroglyphes mystérieux dont un amateur considéré et considérable appréciait l'élégance, contemplant ces signes cabalistiques dont la signification lui était à jamais interdite, elle humiliait dévotement son ignorance.

L'idole était fendillée, mutilée par place, elle était fragile et blessée, mais c'était encore une idole. Seulement, un peu confuse de ses violences passées et de sa présente faiblesse, poursuivie par les voix intimes des générations économes qui lui reprochaient sa trahison, Mme Mahout cessa d'exhiber son culte, en atténua les manifestations, le fit secret et mélancolique. Elle se cachait pour le célébrer et, souvent on la surprenait, seule dans le cabinet de son mari, versant de silencieuses larmes devant les yeux sans regard de l'Archimède jauni...

VI. — LA FILLE DE M. MAHOUT

Cependant le cousin Achille s'appliquait à la liquidation des affaires. Les dettes une fois payées, le Crédit général une fois remboursé de sa créance, il restait à la veuve, d'abord la maison qu'elle occupait — laquelle était hypothéquée pour le montant de sa valeur — et quatre pauvres billets de mille francs. Le cousin Achille garda le silence durant quelques jours; enfin il se décida. Il convoqua Mme et Mlle Mahout et, sans autre précaution oratoire qu'une grosse toux, il exposa leur situation désespérée.

—Et maintenant, qu'allez-vous faire?

—Je ne sais pas! sanglota la pauvre veuve.

—Moi, dit Mlle Sophie nettement, je travaillerai.

—A quoi? demanda le cousin. Que sais-tu faire?

—J'ai mon brevet, mon cousin, je me ferai institutrice.

Le cousin Achille, dans la prévision de cette réponse, en avait étudié la réfutation. Il parla comme un rapport de statistique. Il dit que dans le département de la Seine, par exemple, pour cent quinze à cent vingt places disponibles annuellement on comptait près de sept mille candidates inscrites.

—Si ton père était là, développa-t-il, lui qui savait si bien faire les chiffres, il te prouverait au tableau noir que, passant à ton tour de rôle, tu n'obtiendrais une place dans l'enseignement qu'entre ta soixante-quatrième et ta quatre-vingtième année. Et encore ce calcul, si juste qu'il lui aurait semblé se présente complètement erroné, car, pour l'admettre, il faut admettre deux impossibilités majeures: primo: qu'il n'y ait point de limite d'âge, et il y en a une fixée à quarante ans; secundo: qu'en attendant ton poste tu ne sois pas morte de faim... Il est vrai que ton père aurait probablement négligé ces considérations secondaires, car, si j'en juge par ses opérations, il était volontiers distrait.

—Ne parlez pas de mathématiques, mon cousin, interrompit Mme Mahout avec une douceur triste, car vous n'en connaissez pas plus long que moi.

—C'est vrai, confessa le cousin.

Il s'adressa de nouveau à la jeune fille.

—Cherchons autre chose. Que sais-tu faire?

—Je sais, dit-elle, je sais un peu de piano, et puis broder, et puis coudre aussi un peu, et un peu dessiner les fleurs. Je sais...

Elle s'arrêta envahie soudain par les sanglots. Le néant de son éducation bourgeoise venait de lui apparaître et, dans un tremblement d'épouvante, elle contemplait la détresse de son incapacité, avec la faim hideuse par derrière, et la misère, et la mort. Elle cria désespérément:

—Je ne sais rien, mon cousin, je ne sais rien!

Malgré son racornissement, le cousin Achille parut touché de ce lamentable aveu. Il se leva, se rapprocha de la jeune fille et lui prit affectueusement la main.

—Allons!... allons!. Les choses peuvent s'arranger.

Il se rassit avec sa précaution coutumière et considéra silencieusement les deux femmes éplorées. Il dit enfin:

—Je ne suis pas riche... oh! non!... mais du moins ai-je un toit, un pauvre toit, juste ce qu'il faut pour m'abriter de la rigueur des saisons. Je ne suis pas riche, non, mais la huche contiendra du pain jusqu'au dernier de mes jours, et même je pense qu'elle en contiendra assez pour vos appétits... Voilà ma proposition: vendez les meubles, ne gardez que le strict nécessaire et venez toutes les deux habiter chez moi.

Mme et Mlle Mahout eurent une explosion de gratitude. Le cousin les repoussa assez rudement.

—Je suis vieux, dit-il, je suis seul, je puis tomber malade. Vous me tiendrez société et, au besoin, vous me soignerez; voilà tout!

Les choses demeurèrent ainsi arrêtées. La nouvelle s'en répandit dans la petite ville en même temps que l'annonce de la vente mobilière. On couvrit d'éloges la conduite du cousin, et ce fut une occasion pour chacun de révéler la générosité de son propre coeur. Mais, si l'on approuvait, on n'admirait pas. Toute admiration, en effet, procède d'un étonnement, et, dans cette espèce, l'étonnement aurait diminué la générosité que chacun s'attribuait au nez du voisin... On n'admirait pas parce que, en somme, la conduite du cousin était toute naturelle et que chacun à sa place en aurait certainement fait autant.

Et pendant ce temps-là toutes ces belles âmes, intéressées par la vente mobilière, se délectaient à la pensée secrète d'acheter au plus vil prix possible les dépouilles des pauvres femmes.

Le matin du jour fixé pour la vente, tandis que le commissaire-priseur dressait au dehors la tente traditionnelle et que Mme Mahout, seule avec l'Archimède jauni sacrifiait à son culte commémoratif, la sonnette tinta dans le couloir. Un coup léger, timide, un vrai coup de mendiant honteux.

Mme Mahout s'en alla ouvrir.

—Tiens, c'est vous, monsieur Drillard. Je ne vous remettais pas, si beau vêtu.

C'était Drillard, vêtu de noir des pieds à la tête comme s'il revenait d'une noce ou d'un enterrement. En lieu et place de son inséparable casquette, il tournait dans ses doigts un gibus reluisant.

Il dit très vite, à la façon d'un écolier récitant une leçon, qu'il souhaitait l'honneur d'un entretien particulier avec Mme Mahout, mais que... (et ici il redoubla de volubilité...) si Mme Mahout était occupée, il repasserait à l'heure que Mme Mahout voudrait bien lui indiquer.

Et instinctivement, son petit corps souple faisait demi-tour, tandis que ses yeux agiles inspectaient la rue comme s'il redoutait qu'on ne lui coupât la retraite.

Mme Mahout le convia à entrer dans le cabinet du défunt où l'on avait entassé les meubles sous-traités à la vente. Le petit homme, surpris de cet accueil bienveillant et poursuivi par les souvenirs rugueux de ses rapports antérieurs avec Mme Mahout, entra prudemment. Il tressaillit de peur lorsqu'il entendit la porte se fermer derrière lui, détruisant toute possibilité de fuite prompte. Se raidissant, il avança.

—Asseyez-vous, monsieur Drillard, dit la veuve langoureusement.

Il rougit, protesta qu'il n'en ferait jamais rien. La veuve insistant, il pressentit une bourrasque et s'assit précipitamment sur une malle à l'extrême bord. Puis, cherchant les mots:

—On dit, madame, que... madame va nous quitter.

—Oui, monsieur Drillard, demain soir nous ne serons plus ici.

—Oui, madame, demain soir, vous êtes dans le vrai, et c'est bien ce que l'on dit... Alors, je venais vous souhaiter le bonsoir, madame, à vous et à mademoiselle...

Le regard fixé sur Archimède, la bonne dame écoutait patiemment. Drillard retourna furieusement son gibus et en contempla la coiffe de satin vert. Puis, retrouvant sa volubilité, il récita sans lever les yeux:

—Madame, j'aurai trente-deux ans aux Rois. Je n'ai jamais été malade. Je ne bois jamais que du cidre coupé et je ne fume pas, ni ne prise. Outre mon commerce, qui me rapporte bon an mal an quinze cents à deux mille francs, tous frais payés, je possède quelque épargne et une petite rente que j'ai héritée de ma mère.

Sur ces mots, il se leva, salua et obliqua vers la porte comme s'il estimait avoir dit tout ce qu'il avait à dire.

—Eh bien, demanda Mme Mahout, pourquoi me faites-vous ces confidences, monsieur Drillard?

Le menuisier s'arrêta:

—Pourquoi?... Ah! oui, au fait!...

Il se frappa le front, en distrait qui constate un oubli.

—Madame, dit-il.

Il consulta encore la coiffe de son chapeau et s'inclina cérémonieusement.

—Madame, maintenant que vous me connaissez et que vous savez ce que je vaudrais sur la place, tant comme argent que comme probité et bonnes moeurs je... je serais bien content si mademoiselle voulait devenir ma femme.

—Hein! quoi? clama Mme Mahout en dressant sa majesté courroucée.

Ce fut la dernière révolte de la bonne dame: ce fut aussi la plus sonore et la plus abondante.

La femme de M. Mahout se vengea cruellement des reproches que la fille du négociant en denrées alimentaires ne cessait de lui infliger. L'infortuné Drillard, en cette circonstance joua le rôle misérable du bouc biblique qu'Israël chargeait de ses iniquités et il dut assumer tous les dédains dont la femme de M. Mahout n'osait accabler son humble origine.

Ah! qu'on tirât l'échelle, qu'on la tirât incontinent, elle en adjurait la divinité, car — Dieu l'écoutait! — après cette proposition biscornue, infamante, grotesque, stupide et inimaginable, il n'était pas possible que l'échelle ne fût pas tirée! Ah! qu'on la tirât donc, cette échelle, qu'on la tirât tout de suite, ou Mme Mahout allait éclater!

Epouvanté par ce fracas, Drillard, flageolant, gagnait la porte. Mais la veuve se rua sur lui, l'empoigna par son gilet trop large et le maintint face à face avec l'indignation dont elle écumait.

—Je vous défends de vous en aller! Je vous ordonne de rester, moi, entendez-vous!...

Et, à chaque exclamation, elle secouait rudement le pauvre homme.

—Ah! vous vous imaginez que vous pouvez impunément venir injurier les gens chez eux et vous défiler ensuite sans attendre la monnaie de votre pièce. Non, non, non...

—Vous injurier! moi, protesta Drillard.

—Oui, et de la pire façon! Quoi? Parce que l'adversité s'est abattue sur nous, parce que M. Mahout est mort victime de la science et que ma Zizi et moi nous nous trouvons dans une situation difficile, vous osez, vous, petit menuisier de rien du tout qui vaille, vous osez venir demander la main de ma fille... de la fille de M. Mahout!... Non, la fille de M. Mahout devenant Mme Drillard, en voilà un nom!... La fille de M. Mahout tenant boutique, et quelle boutique? la vôtre, à vous, Drillard?... Non, tirez l'échelle, je vous dis, tirez l'échelle!...

—Madame, insinua le menuisier, tandis que la veuve reprenait haleine, madame, Dieu m'est témoin que je suis un honnête homme et que...

(A suivre)